Trois amours : fantaisie

Autor(en): **Stockmar, Félicie**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Coup-d'oeil sur les travaux de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **- (1854)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684255

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

TROIS AMOURS.

FANTAISIE.

—

L'étoile à l'horizon se lève,
Trois jeunes filles vont s'asseoir
Sur la colline, et même rêve
Fait palpiter ces filles d'Eve,
Sous l'astre et le voile du soir.

O soirs d'été, momens propices
Où la pensée est près du ciel !
Enfans, songez avec délices !
Vos âmes sont de blancs calices
Tout imprégnés d'ambre et de miel.

Voici que la vive Marie,
La cadette parmi les trois —
Fraîche rose à demi-fleurie —
Dit, poursuivant se rêverie :
« Il reviendra comme autrefois... »

« Comme alors, nous irons ensemble
Visiter le ruisseau des prés
Sous le peuplier, sous le tremble....
O bonheur ! cependant je tremble,
Malgré tant de sermens jurés. »

« Vous ne me croyez pas, Hélène —
C'est qu'il est si noble son front,
Si fier sous ses boucles d'ébène,
Que j'ose interroger à peine
Son œil sombre, miroir profond. »

« Loyal était son caractère,
Mais son air imposant et froid,
Et son accent parfois austère....
— Ame qui caches un mystère,
De t'aimer qui donc a le droit ? — »

« Quand vibre sa voix éloquente,
Comme on l'écoute ! — Est-il pour lui
Etude ardue ou fatigante ? —
Pourtant, dans la foule élégante
Pas un ne l'efface aujourd'hui ! »

« Il est ma joie et ma lumière,
Il saura protéger mon sort ;
A lui mes vœux, ma vie entière !
Il m'a choisie : Oh ! je suis fière,
Appuyée à ce cœur si fort ! »

Pourquoi souffré-je ? Hélas, le doute
Ternit l'azur de mon avril ;
Gais rayons, luisez sur ma route !
Fuyez, pensers que je redoute,
Et qui murmurez : m'aime-t-il ?.... »

— Ainsi disait la jeune belle,
Marie aux regards longs et bleus,
En penchant son col blanc et frêle,
Où se tordait, parfois rebelle,
La tresse de ses blonds cheveux.

Hélène alors prit la parole —
Et son discours était pareil
Au faible écho qui se désole, —
Puis à la flamme qui s'envole
En jetant un éclat vermeil ;

La svelte et gracieuse Hélène,
Sous ses bandeaux aux noirs reflets,
Semblait des sylphes de la plaine
Etre la sœur — ou mieux — la reine,
Par sa couronne de bluets.

« Il m'aime, lui — l'ardent artiste
Dont le pinceau magique est roi ;
Il m'aime, et pourtant je suis triste,
A de cruels maux je résiste :
Son amour n'est pas tout à moi ! »

« Bien loin, sous le ciel d'Italie,
Près du poétique oranger,
Il s'illustre, et peut-être oublie
Hélène et sa mélancolie,
Car tout rit au jeune étranger. »

« O Madones au brun visage,
Dites! quand me le rendrez-vous,
Mon blond cavalier, mon volage —
Plus léger, plus hardi qu'un page —
Avec son regard clair et doux? »

« Bals et duels et sérénades,
Et gondole au tendre concert,
Et puis, sous les vertes arcades,
Les amoureuses promenades, —
Tout m'apparait en mon désert. »

« Vingt fois, à l'heure matinale,
En m'éveillant, j'ai cru le voir,
Sur un front délicat et pâle
Détacher la perle et l'opale,
Et le masque de velours noir. »

« Suis ta carrière aventureuse,
Toi dont régner est le destin! —
A l'humble ruisseau qui se creuse
Un lit étroit — point d'eau fangeuse,
Qui nous repousserait soudain ;

« Mais au grand fleuve qui s'allume —
Au jour — d'éclairs éblouissants,
Et qui luit encor dans la brume,
Osez-vous reprocher l'écume
Que roulent ses flots bondissants?... »

« Non, non! — c'est pourquoi je pardonne
A celui qui blessa mon cœur ;
Oh! qu'il revienne, — je lui donne
Fiancée à blanche couronne,
Et je le nomme mon vainqueur! »

Hélène se tut. En silence
On prit le chemin du retour;
Mais l'une : « C'est trop de prudence!
Faites-nous votre confidence —
Adèle! quel est votre amour?.... »

« Oh! répondit enfin Adèle,
Celle qui le moins soupirait —
Des trois cependant la moins belle —
Je vous ferai l'aveu fidèle
De mes songes, de mon secret. »

« Comme vous, mes compagnes, j'aime —
Qui donc parfois n'a caressé
Une pure image en soi-même,
Et sans désir vague et suprême,
Quels vingt ans ont jamais passé?.... »

« Oui, j'aime sa voix qui commande,
Sa voix si doucement priant
Qu'à son charme il faut qu'on se rende :
— Ici bientôt que je l'entende,
A moi qu'il vienne souriant! »

« Son bras est fort, son pied agile,
Sa taille souple ; à sa fierté
Se joint la grâce juvénile,
Et son courage est si tranquille
Quand son arme est à son côté! »

« C'est donc un soldat? » dit Marie. —
« Peut-être, — je n'ai vu jamais
Flotter la Croix de la patrie,
Sans évoquer l'ombre chérie,
Sans rêver les traits que j'aimais. »

« Comme sa bouillante jeunesse
Cherche le travail, qu'il vainquit —
Le vaincre encore est son ivresse :
La science, noble maîtresse,
A baisé son front qui languit. »

« Mais trop d'étude ou tue ou gâte :
Donnez-lui la mer pour coursier !
Bien ! qu'il s'embarque et qu'il se hâte,
Et sur le pont de la frégate,
Salut à mon bel officier ! »

— « C'est donc un marin? » dit Hélène. —
« Peut-être, — je l'ai vu glisser
Au sein d'une mouvante plaine,
Porté par une tiède haleine, —
Et des nuages le bercer. »

« Oh ! mon bonheur est sans mélange,
Sans désir comme sans regret,
Alors que sur un fond étrange
Se dessine ce profil d'ange,
Qui sous un souffle disparait. »

« Souvent il revient ; je l'appelle
Quand la cloche tinte le soir,
Quand sur son nid dort l'hirondelle —
Et tantôt — poursuivit Adèle —
Nous aurions dû l'apercevoir. »

— Hélène dit : « Sans raillerie —
Le voyez-vous à l'Angelus ?
Car jamais ni moi ni Marie
Ne l'avons vu — je vous en prie ?... »
— « Vrai — dit Adèle — moi non plus ! — »

« Comment donc pourrais-je être heureuse
Ailleurs qu'au fabuleux pays
De l'illusion vaporeuse ?....
Là s'enfuit mon âme peureuse,
Là ses rêves sont obéis. »

21 septembre 1854.

Mlle **Félicie Stockmar.**